

#10MARSJELIS

Le quart d'heure de lecture national



EXTRAIT

“L’Ecume des jours” (1947), de Boris Vian

éd. 10/18 (1963)

XXIV

[...] Brusquement, la route tourna de nouveau et ils se trouvèrent au milieu des mines de cuivres. Elles s'étagaient des deux côtés, de quelques mètres en contrebas. D'immenses étendues de cuivre verdâtre, à l'infini, déroulaient leur aridité. Des centaines d'hommes, vêtus de combinaisons hermétiques, s'agitaient autour des feux. D'autres empilaient, en pyramides régulières, le combustible que l'on amenait sans cesse dans des wagonnets électriques. Le cuivre, sous l'effet de la chaleur, fondait et coulait en ruisseaux rouges frangés de scories spongieuses et dures comme de la pierre. De place en place, on le rassemblait dans de grands réservoirs où des machines le pompaient et le transvasaient dans des tuyaux ovales.

— Quel travail terrible !... dit Chloé.

— C'est assez bien payé, dit Nicolas.

Quelques hommes s'étaient arrêtés pour voir passer la voiture. On ne voyait, dans leurs yeux, qu'une pitié un peu narquoise. Ils étaient larges et forts, ils avaient l'air inaltérable.

— Ils ne nous aiment pas, dit Chloé. Allons-nous-en d'ici.

— Ils travaillent... dit Colin.

— Ce n'est pas une raison, dit Chloé.

Nicolas accéléra un peu. La voiture filait sur la route craquelée, dans la rumeur des machines et du cuivre en fusion.

— On va bientôt rejoindre l'ancienne route, dit Nicolas.

XXV

— Pourquoi sont-ils si méprisants ? demanda Chloé. Ce n'est pas tellement bien de travailler...

— On leur a dit que c'était bien, dit Colin. En général, on trouve ça bien. En fait, personne ne le pense. On le fait par habitude et pour ne pas y penser, justement.

— En tout cas, c'est idiot de faire un travail que des machines pourraient faire.

— Il faut construire des machines, dit Colin. Qui le fera ?

— Oh ! Evidemment, dit Chloé. Pour aïre un œuf, il faut une poule, mais, une fois qu'on a la poule, on peut avoir des tas d'œufs. Il vaut donc mieux commencer par la poule.

— Il faudrait savoir, dit Colin, qui empêche de faire des machines. C'est le temps qui doit manquer. Les gens perdent leur temps à vivre, alors, il ne leur en reste plus pour travailler.

— Ce n'est pas plutôt le contraire ? dit Chloé.

— Non, dit Colin. S'ils avaient le temps de construire les machines, après ils n'auraient plus besoin de rien faire. Ce que je veux dire, c'est qu'ils travaillent pour vivre au lieu de travailler à construire des machines qui les feraient vivre sans travailler.

— C'est compliqué, estima Chloé.

— Non, dit Colin. C'est très simple. Ça devrait, bien entendu, venir progressivement. Mais, on perd tellement de temps à faire des choses qui s'usent...

— Mais, tu crois qu'ils n'aimeraient pas mieux rester chez eux et embrasser leur femme et aller à la piscine et aux divertissements ?

— Non, dit Colin. Parce qu'ils n'y pensent pas.

— Mais, est-ce que c'est leur faute si ils croient que c'est bien de travailler ?

— Non, dit Colin, ce n'est pas leur faute. C'est parce qu'on leur a dit : « Le travail, c'est sacré, c'est bien, c'est beau, c'est ce qui compte avant tout, et seuls les travailleurs ont droit à

tout. » Seulement, on s'arrange pour les faire travailler tout le temps et alors ils ne peuvent pas en profiter.

— Mais, alors, ils sont bêtes ? dit Chloé.

— Oui, ils sont bêtes, dit Colin. C'est pour ça qu'ils sont d'accord avec ceux qui leur font croire que le travail c'est ce qu'il y a de mieux. Ça leur évite de réfléchir et de chercher à progresser et à ne plus travailler.

— Parlons d'autre chose, dit Chloé. C'est épuisant, ces sujets-là. Dis-moi si tu aimes mes cheveux...

— Je t'ai déjà dit...

Il la prit sur ses genoux. De nouveau il se sentait complètement heureux.

— Je t'ai déjà dit que je t'aimais bien en gros et en détail.

— Alors, détaille, dit Chloé, en se laissant aller dans les bras de Colin, câline comme une couleuvre.

XLIV

Colin monta l'escalier, vaguement éclairé par des vitraux immobiles, et se trouva au premier étage. Devant lui, une porte noire tranchait sur la pierre froide du mur. Il entra sans sonner, remplit une fiche et la remit à l'huissier, qui la vida, en fit une petite boule, l'introduisit dans le canon d'un pistolet tout préparé et visa soigneusement un guichet pratiqué dans la cloison voisine. Il pressa la gâchette en se bouchant l'oreille droite avec la main gauche et le coup partit. Il se remit posément à charger son pistolet pour un nouveau visiteur.

Colin resta debout jusqu'à ce qu'une sonnerie ordonnât à l'huissier de l'introduire dans le bureau du directeur.

Il suivit l'homme dans un long passage aux virages relevés. Les murs, dans les virages, restaient perpendiculaires au sol et s'inclinaient, par conséquent, de l'angle supplémentaire, et il devait aller très vite pour garder son équilibre. Avant de se rendre compte de ce qui lui arrivait, il se trouva devant le directeur. Il s'assit, obéissant, dans un fauteuil rétif, qui se cabra sous son poids et ne s'arrêta que sur un geste impératif de son maître.

— Alors ?... dit le directeur.

— Eh bien, voilà !... dit Colin.

— Que savez-vous faire ? demanda le directeur.

— J'ai appris les rudiments..., dit Colin.

— Je veux dire, dit le directeur, à quoi passez-vous votre temps ?

— Le plus clair de mon temps, dit Colin, je le passe à l'obscurcir.

— Pourquoi ? demanda plus bas le directeur.

— Parce que la lumière me gêne, dit Colin.

— Ah !... Hum !... marmonna le directeur. Vous savez pour quel emploi on demande quelqu'un, ici ?

— Non, dit Colin.

— Moi non plus..., dit le directeur. Il faut que je demande à mon sous-directeur. Mais vous ne paraissez pas pouvoir remplir l'emploi...

— Pourquoi ? demanda Colin à son tour.

— Je ne sais pas..., dit le directeur.

Il avait l'air inquiet et recula un peu son fauteuil.

— N'approchez pas !... dit-il rapidement.

— Mais... je n'ai pas bougé..., dit Colin.

— Oui..., oui..., marmotta le directeur. On dit ça... Et puis...

Il se pencha, méfiant, vers son bureau, sans quitter Colin des yeux, et décrocha son téléphone qu'il agita vigoureusement.

— Allo !... cria-t-il. Ici, tout de suite !...

Il remit le récepteur en place et continua de considérer Colin avec un regard soupçonneux.

— Quel âge avez-vous ? demanda-t-il.

— Vingt et un..., dit Colin.

— C'est ce que je pensais..., murmura son vis-à-vis.

On frappa à la porte.

— Entrez ! cria le directeur, et sa figure se détendit.

Un homme, miné par l'absorption continue de poussière de papier, et dont on devinait les bronchioles remplies, jusqu'à l'orifice, de pâte cellulosique reconstituée, entra dans le bureau. Il portait un dossier sous le bras.

— Vous avez cassé une chaise, dit le directeur.

— Oui, dit le sous-directeur.

Il posa le dossier sur la table.

— On peut la réparer, vous voyez...

Il se tourna vers Colin.

— Vous savez réparer les chaises ?...

— Je pense..., dit Colin désorienté. Est-ce très difficile ?

— J'ai usé, assura le sous-directeur, jusqu'à trois pots de colle de bureau sans y parvenir.

— Vous les paierez ! dit le directeur. Je les retiendrai sur vos appointements...

— Je les ai fait retenir sur ceux de ma secrétaire, dit le sous-directeur. Ne vous inquiétez pas, patron.

— Est-ce, demanda timidement Colin, pour réparer les chaises que vous demandiez quelqu'un ?

— Sûrement ! dit le directeur.

— Je ne me rappelle plus bien, dit le sous-directeur. Mais vous ne *pouvez* pas réparer une chaise...

— Pourquoi ? dit Colin.

— Simplement parce que vous ne pouvez pas, dit le sous-directeur.

— Je me demande à quoi vous l'avez vu ? dit le directeur.

— En particulier, dit le sous-directeur, parce que ces chaises sont irréparables, et, en général, parce qu'il ne me donne pas l'impression de pouvoir réparer une chaise.

— Mais, qu'est-ce qu'une chaise a à faire avec un emploi de bureau ? dit Colin.

— Vous vous asseyez par terre, peut-être, pour travailler ? ricana le directeur.

— Mais vous ne devez pas travailler souvent, alors, renchérit le sous-directeur.

— Je vais vous dire, dit le directeur, vous êtes un fainéant !...

— Voilà..., un fainéant..., approuva le sous-directeur.

— Nous, conclut le directeur, ne pouvons, en aucun cas, engager un fainéant ?...

— Surtout quand nous n'avons pas de travail à lui donner..., dit le sous-directeur.

— C'est absolument illogique, dit Colin abasourdi par leurs voix de bureau.

— Pourquoi illogique, hein ? demanda le directeur.

— Parce que, dit Colin, ce qu'il faut donner à un fainéant, c'est justement pas de travail.

— C'est ça, dit le sous-directeur, alors, vous voulez remplacer le directeur ?

Ce dernier éclata de rire à cette idée.

— Il est extraordinaire !... dit-il.

Son visage se rembrunit et il recula encore son fauteuil.

— Emmenez-le..., dit-il au sous-directeur. Je vois bien pourquoi il est venu... Allez, vite !... Déguerpis, clampin ! hurla-t-il.

Le sous-directeur se précipita vers Colin, mais celui-ci avait saisi le dossier oublié sur la table.

— Si vous me touchez..., dit-il.

Il recula peu à peu vers la porte.

— Va-t'en ! criait le directeur. Suppôt de Satin !...

— Vous êtes un vieux con, dit Colin, et il tourna la poignée de la porte.

Il lança son dossier vers le bureau et se précipita dans le couloir. Quand il arriva à l'entrée, l'huissier lui tira un coup de pistolet et la balle de papier fit un trou en forme de tête de mort dans le battant qui venait de se refermer.

XLVIII

Chick passa la poterne de contrôle et donna sa carte à pointer à la machine. Comme d'habitude, il trébucha sur le seuil de la porte métallique du passage d'accès aux ateliers et une bouffée de vapeur et de fumée noire le frappa violemment à la face. Les bruits commençaient à lui parvenir : sourd vrombissement des turboalternateurs généraux, chuintement des ponts roulants sur les poutrelles entrecroisées, vacarme des vents violents de l'atmosphère se ruant sur les tôles de la toiture. Le passage était très sombre, éclairé, tous les six mètres, par une ampoule rougeâtre, dont la lumière ruisselait paresseusement sur les objets lisses, s'accrochant, pour les contourner, aux rugosités des parois et du sol. Sous ses pieds, la tôle bosselée était chaude, crevée par endroits, et l'on apercevait, par les trous, la gueule rouge et sombre des fours de pierre tout en bas. Les fluides passaient en ronflant dans de gros tuyaux peints en gris et rouge, au-dessus de sa tête, et, à chaque pulsation du cœur mécanique que les chauffeurs mettaient sous pression, la charpente s'infléchissait légèrement vers l'avant avec un faible retard et une vibration profonde. Des gouttes se formaient sur la paroi, se détachant parfois lors d'une pulsation plus forte, et, quand une de ces gouttes lui tombait sur le cou, Chick frissonnait. C'était une eau terne et qui sentait l'ozone. Le passage tournait tout au bout, et le sol, maintenant, à claire-voie, dominait les ateliers.

En bas, devant chaque machine trapue, un homme se débattait, luttant pour ne pas être déchiqueté par les engrenages avides. Au pied droit de chacun, un lourd anneau de fer était fixé. On ne l'ouvrait que deux fois par jour : au milieu de la journée et le soir. Ils disputaient aux machines les pièces métalliques qui sortaient en cliquetant des étroits orifices ménagés sur le dessus. Les pièces retombaient presque immédiatement, si on ne les recueillait pas à temps, dans la gueule, grouillante *de* rouages, où s'effectuait la synthèse.

Il y avait des appareils de toutes tailles. Chick connaissait bien ce spectacle. Il travaillait au bout de l'un des ateliers et devait contrôler la bonne marche des machines et donner aux hommes des indications pour les remettre en état lorsqu'elles s'arrêtaient après leur avoir arraché un morceau de chair.

Pour purifier l'atmosphère, de longs jets d'essences traversaient obliquement la pièce, luisants de reflets, par places, et condensant autour d'eux les fumées et les poussières de métal et d'huile chaude qui montaient en colonnes droites et minces au-dessus de chaque machine. Chick releva la tête. Les tuyaux le suivaient toujours. Il arriva à la cage de la plate-forme de descente, entra et referma la porte derrière lui. Il tira de sa poche un livre de Partre, pressa le bouton de commande et se mit à lire en attendant d'atteindre le sol.

Le choc sourd de la plate-forme sur le butoir de métal le tira de sa torpeur. Il sortit et gagna son bureau, une boîte vitrée et faiblement éclairée d'où il pouvait surveiller les ateliers. Il s'assit, rouvrit son livre et reprit sa lecture, endormi par la pulsation des fluides et la rumeur des machines.

Une discordance dans le vacarme lui fit soudain lever les yeux. Il chercha d'où provenait le bruit suspect. Un des jets de purification venait de s'arrêter net au milieu de la salle et restait en l'air comme tranché en deux. Les quatre machines qu'il avait cessé de desservir, trépidaient. On les voyait remuer à distance, et, devant chacune d'elles, une forme s'affaissait peu à peu. Chick posa son livre et se rua au dehors. Il courut vers le tableau de manœuvre des jets et baissa rapidement une poignée. Le jet brisé restait immobile. On eût dit une lame de faux et les fumées des quatre machines montaient en l'air en tourbillonnant. Il abandonna le tableau et se précipita vers les machines. Elles s'arrêtaient lentement. Les hommes qui y étaient affectés gisaient à terre. Leur jambe droite repliée formait un angle bizarre, à cause de l'anneau de fer et leurs quatre mains droites étaient sectionnées au poignet. Le sang brûlait au contact du métal de la chaîne et répandait dans l'air une odeur horrible de bête vivante carbonisée.

Chick, au moyen de sa clé, défit les anneaux qui retenaient les corps et étendit ceux-ci devant les machines. Il regagna son bureau, et commanda, par téléphone, les brancardiers de service. Il revint ensuite près du tableau de manœuvre et tenta de remettre le jet en marche. Rien n'y faisait. Le liquide partait bien droit, mais, arrivé au niveau de la quatrième machine disparaissait sur place, et l'on apercevait la tranche du jet, aussi nette que s'il eût été sectionné d'un coup de hache.

Tâtant, avec ennui, son livre dans sa poche, il se dirigea vers le Bureau Central. Au moment de quitter l'atelier, il s'effaça pour laisser sortir les brancardiers qui avaient empilé les quatre corps sur un petit chariot électrique et s'apprêtaient à les déverser dans le Collecteur Général.

Il suivit un nouveau couloir. Loin devant lui, le petit chariot vira avec un ronronnement doux, en laissant échapper quelques étincelles blanches. Le plafond, très bas, répercutait le bruit de sa marche sur le métal. Le sol montait un peu. Pour arriver au Bureau Central, il fallait longer trois autres ateliers et Chick suivait distraitement sa route. Il parvint enfin au bloc principal et entra chez le chef du personnel.

— Il y a une avarie aux numéros sept-cent-neuf, dix onze et douze, signala-t-il à une secrétaire derrière un guichet. Les quatre hommes à remplacer, et les machines à enlever, je pense. Puis-je parler au chef du personnel ?

La secrétaire manœuvra quelques poussoirs rouges sur un tableau d'acajou verni, et dit : « Entrez, il vous attend. »

Chick entra et s'assit. Le chef du personnel le regarda d'un air interrogateur.

— Il me faut quatre hommes, dit Chick.

— Bon, dit le chef du personnel, demain vous les aurez.

— Un des jets *de* purification ne fonctionne plus, ajouta-t-il.

— Ça ne me regarde pas, dit le chef du personnel. Voyez à côté.

Chick sortit et remplit les mêmes formalités avant d'entrer chez le chef du matériel.

— Un des jets de purification du sept cents ne marche plus, dit-il.

— Plus du tout ?

— Il ne va plus jusqu'au bout, dit Chick.

— Vous n'avez pas pu le remettre en marche ?

— Non, dit Chick, il n'y a rien à faire.

— Je vais faire examiner votre atelier, dit le chef du matériel.

— Mon rendement baisse, dit Chick. Faites vite.

— Ça ne me regarde pas, dit le chef du matériel. Voyez le chef de la production.

Chick gagna le bloc voisin et entra chez le chef de la production. Il y avait un bureau violemment éclairé, et, derrière le bureau, fixé au mur, un grand tableau de verre dépoli, sur lequel l'extrémité d'une ligne rouge se déplaçait très lentement vers la droite comme une chenille au bord d'une feuille ; les aiguilles de gros niveaux circulaires à lunette chromée tournaient encore plus lentement sous le tableau.

— Votre production baisse de 0,7 %, dit le chef. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Quatre machines hors circuit, dit Chick.

— A 0,8 vous êtes renvoyé, dit le chef de la production.

Il consulta le niveau en pivotant sur son fauteuil chromé.

— 0,78, dit-il. A votre place, je me préparerais déjà.

— C'est la première fois que ça m'arrive, dit Chick.

— Je regrette, dit le chef de la production. Peut-être pourra-t-on vous changer de service...

— Je n'y tiens pas, dit Chick. Je ne tiens pas à travailler. Je n'aime pas ça.

— Personne n'a le droit de dire ça, dit le chef de la production. Vous êtes renvoyé, ajouta-t-il.

— Je n'y pouvais rien, dit Chick. Qu'est-ce que c'est que la justice ?

— Jamais entendu parler, dit le chef de la production. J'ai du travail, il faut dire.

— Chick quitta le bureau. Il retourna chez le chef du personnel.

— Puis-je être payé ? demanda-t-il.

— Quel numéro ? demanda le chef du personnel.

— Atelier 700. Ingénieur.

— Bon.

Il se tourna vers sa secrétaire et dit :

— Faites le nécessaire.

— Allô ! dit-il. Un ingénieur de rechange, type 5, pour l'atelier 700.

Voilà, dit la secrétaire en donnant une enveloppe à Chick. Il y a vos cent dix doublezons.

— Merci, dit Chick, et il s'en alla.

Il croisa l'ingénieur qui allait le remplacer, un jeune homme maigre et blond, l'air fatigué. Il se dirigea vers l'ascenseur le plus proche et pénétra dans la cabine.

Des questions ? Des conseils ?



Écrivez-nous

lecturegrandecause@centrenationaldulivre.fr

#10marsjelis

un événement proposé par
le CNL en partenariat avec
l'Association *Silence, On Lit!*

